DISCOURS

SUR

LA QUESTION

PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX,

Pour l'année mil ſept cent ſoixante-un :

La lumiere des Lettres n'a-t-elle pas plus fait contre la fureur des Duels, que l'autorité des Loix ?

SECONDE EDITION.

Augmentée d'une Lettre ſur les avantages & l'origine de la gayeté françoiſe.

Par le Pere Cerutti Jeſuite.

A LYON,

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire du Gouvernement, & de l'Hôtel de Ville, aux Halles de la Grenette.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permiſſion.

AVIS
DU LIBRAIRE.

LE prompt débit que vient d'avoir la premiere Edition de ce Diſcours, m'engage à en donner une ſeconde. Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin, pour le faire eſtimer, de rapporter ici tous les éloges dont les Journaux l'ont honoré : je me contente de tranſcrire le jugement qu'en a porté l'Auteur des Affiches de Province : (*) Si ce Diſcours a réellement concouru, il doit, *dit-il*, nous donner une grande idée de l'Ouvrage qui a remporté le Prix. Un Lecteur attentif y trouvera de l'éloquence, de la chaleur, de l'expreſſion, des traits de génie.

La Lettre qui ſuit le Diſcours, eſt du même Auteur : il l'a détachée d'un recueil de Lettres en ce genre, qu'il compte mettre au jour, ſuppoſé que celle-ci

(*) Feuille 38.

trouve grace aux yeux du Public. Juſqu'à préſent le tableau de nos mœurs n'a été crayonné que de la main de nos Compatriotes ; il ſeroit curieux de le voir tracé de la main d'un Etranger : il faudroit ſeulement que cet Etranger eût aſſez vécu parmi nous pour ſavoir nous peindre, & fût aſſez exempt de préventions pour ne vouloir pas nous défigurer. C'eſt préciſément le cas où ſe trouve l'Auteur.

PRÉFACE.

CE Diſcours a été préſenté à l'Académie des Jeux Floraux, où bien loin de remporter le Prix, il n'a pas même été jugé digne d'y prétendre. (*) Par quel principe les Juges ſe ſont-ils conduits ? Ce n'eſt point

(*) Le Diſcours, ayant pour deviſe : *Aſpera tum poſitis miteſcent ſæcula bellis*, n'eſt point monté au Bureau général de l'Académie : c'eſt ainſi que s'exprime M. le Secretaire, dans un billet ſigné de ſa main. C'eſt-à-dire, que les Juges des Bureaux particuliers, chargés de revoir les Pieces, pour choiſir celles qui méritoient d'être examinées au Bureau général de l'Académie, refuſerent cet honneur à la mienne.

ce que j'examine, ni de quoi je m'embarraſſe. J'avois travaillé ſur ce ſujet, parce qu'il m'avoit paru fort beau ; j'avois envoyé mon Ouvrage au concours, parce qu'il m'avoit paru aſſez bon. Je ne l'en eſtime pas moins, pour avoir été ou mépriſé, ou immolé par l'Académie, comme je ne l'en eſtimerois pas aſſurément davantage, s'il avoit eu un ſort plus favorable.

Quoi qu'il en ſoit, le Public ſera mon Juge. Il n'eſt ni aveugle ni partial. S'il condamne mon Diſcours au mépris, je l'aurai

mérité; s'il l'approuve & demande pourquoi on ne l'a pas même cru digne de diſputer la Couronne, j'en aurai obtenu une pour le moins auſſi flatteuſe, que celle dont l'Académie auroit pu me décorer.

Au reſte, on pourroit s'imaginer que j'ai refondu mon Diſcours après l'envoi. Je peux aſſurer le contraire, & je défie l'Académie des Jeux Floraux de trouver que j'y aie fait le moindre changement. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait pluſieurs endroits que j'aurois voulu pouvoir retoucher; mais

la juſtice exigeoit que je m'en abſtinſſe, & je me ſuis bien gardé de tomber moi-même dans la faute dont j'ai à me plaindre.

DISCOURS

DISCOURS.

La Lumiere des Lettres n'a-t-elle pas plus fait contre la fureur des Duels que l'autorité des Loix ?

TELLE eſt la grande & importante queſtion que l'amour du bien public a propoſée, & que l'amour du bien public va réſoudre. Elle contient le plus bel éloge qu'on puiſſe faire des Lettres, & une des plus ſolides inſtructions qu'on puiſſe donner aux Rois. Elle eſt toute propre à faire

ſentir les avantages que le Gouvernement retire des Lettres, & les ſecours que les Lettres ont droit d'attendre du Gouvernement.

De tous les maux qui ont affligé l'Europe & en particulier la Nation Françoiſe durant les ſiecles de barbarie & d'ignorance, aucun n'a dû le faire avec plus d'opiniâtreté que la fureur des Duels. Trois obſtacles preſque invincibles s'oppoſoient à ſa guériſon, l'empire du Préjugé, l'empire de la Paſſion, l'empire de la Coutume. Le Préjugé en faiſoit un honneur; la Paſſion en faiſoit un plaiſir; la Coutume en faiſoit un devoir. Les Lettres & les Loix ſe ſont élevées de concert contre trois principes ſi funeſtes. Jugeons par les différents moyens qu'elles ont pris pour les

combattre, du différent ſuccès avec lequel elles les ont combattus.

Les Loix ont eſſayé de détruire le Préjugé les armes à la main & d'un ſeul coup; moyen peu sûr: les Lettres ont eſſayé de le décréditer avec art & peu à peu; moyen preſque infaillible.

Les Loix n'ont pu attaquer la Paſſion que dans ſes effets; moyen borné; les Lettres l'ont attaquée juſques dans ſa ſource; moyen plus étendu.

Les Loix ont pourſuivi la Coutume vivement dans un temps, foiblement dans un autre; moyen qui ſe détruit lui-même: les Lettres l'ont pourſuivie en tout temps & chaque jour avec de nouvelles forces; moyen qui aſſure tous les autres moyens.

Qui pourroit douter après cela que la lumiere des Lettres n'ait plus fait

contre la fureur des Duels que l'autorité des Loix ? Développons ces premieres idées : expoſons dans ſon plus grand jour un ſujet qui ouvre un ſi vaſte champ à la vérité & à l'éloquence. Si nous n'avons pas le bonheur de mériter le prix deſtiné à l'éloquence, méritons du moins le prix deſtiné à la vérité.

Premiere Partie.

Rien n'a plus contribué à maintenir ſi long-temps chez les François la fureur exécrable des Duels que l'empire du Préjugé. Ce préjugé conſiſtoit à croire que rien n'empêchoit de venger un affront par un meurtre ; que c'étoit à la force & non à la raiſon de juger un différend ; que l'emploi des gladiateurs étoit le plus bel

emploi des héros ; & qu'ainſi tout Duel étoit également permis, néceſſaire, honorable.

Quelque inſenſé, quelque horrible que fût un pareil préjugé, tout devoit cependant concourir à l'accréditer dans des temps où l'on étoit ſi éloigné d'avoir des idées nettes ſur l'Humanité, ſur la Juſtice, ſur l'Héroïſme : dans des temps où l'ignorance & la férocité perſuadoient à la Nation que l'Héroïſme n'étoit que pour la bravoure, la Juſtice que pour la foibleſſe, l'Humanité que pour l'amour.

Eh ! que pouvoit-il y avoir dans ces temps déplorables qui s'armât contre le Préjugé ? La politique des Souverains ? Elle lui applaudiſſoit dans le deſſein de le faire ſervir d'aliment à la valeur, peut être auſſi de

ſupplément à la police : elle eſpéroit de trouver en lui, d'un côté le plus ferme ſoutien des braves, de l'autre le fléau le plus redoutable des brigands (*a*). Les Oracles de la Religion? Ils étoient muets ou ne parloient que d'après ceux du Préjugé ; ils le juſtifioient ou du moins ne le condamnoient pas (*b*). La lumiere des Lettres? elle ne brilloit pas encore, à moins qu'on ne la confonde avec ces fauſſes lueurs jetées de temps en temps dans la nuit de la Barbarie, comme des éclairs au milieu d'une tempête, pour en redoubler l'horreur, bien plus que pour la diſſiper (*c*).

Soutenu par l'ignorance, toléré par la Religion, encouragé par la politique, le Préjugé ne trouvoit par-tout que des eſclaves ſoumis aveuglément

à ſon empire. Perſonne n'auroit oſé s'y ſouſtraire. A ſa voix le Laboureur étoit forcé de quitter ſes champs, l'Artiſte ſon attelier, le Militaire ſon poſte, le Courtiſan ſon Prince, le Prêtre même quelquefois ſon Dieu pour aller gaiement s'égorger ſur l'arene (*d*). Les uns y venoient chercher la gloire; d'autres la vérité; pluſieurs l'innocence. Le Préjugé aveugloit tellement les eſprits que quelques-uns ne déſeſpéroient pas d'y rencontrer la piété; & l'on vit plus d'une fois le vainqueur, en retirant ſon épée des entrailles de ſon rival ſe proſterner par terre & offrir à la Religion une victime qu'il venoit d'immoler à la fureur (*e*).

Que de ſang répandu! que de braves ſacrifiés! que de familles éteintes par

cet horrible préjugé ! Les Souverains qui l'avoient pris ſi long-temps pour le défenſeur de leurs états, s'apperçurent enfin qu'il en étoit le deſtructeur. Touchés de ſes ravages, alarmés de ſes progrès, ils ſongerent à les arrêter. Ils s'appliquerent à renverſer le Préjugé avec le même zele qu'ils l'avoient ſoutenu, mais non avec les mêmes armes. Ils l'avoient ſoutenu par les récompenſes, par l'eſtime, par l'honneur : pour le renverſer, ils eurent recours à l'autorité, aux châtiments, à la violence. Ils tirerent contre lui le glaive de la Loi (*f*) : ils firent gronder ſur ſa tête le tonnerre de la vengeance : ils ouvrirent ſous ſes pieds les abymes de l'infamie : ils le citerent publiquement au tribunal de la Juſtice : ils le livrerent entre les

mains des bourreaux : ils crurent que le bon moyen de détromper les eſprits, c'étoit de les épouvanter.

Moyen odieux qui n'étoit propre qu'à les irriter. Car il ne faut pas que l'autorité s'aveugle juſqu'à penſer qu'elle ait ſur nos idées le même pouvoir que ſur nos biens ; ni qu'à ſa voix nos préjugés tombent auſſi promptement que nos têtes. Une erreur, ſurtout ſi elle eſt générale, brave les Rois, lorſqu'elle ne les aſſervit pas. La Vérité eſt fille de la perſuaſion & compagne de l'indépendance : on ne l'apprend ni dans un édit, ni ſur un échaffaud : il n'y a que l'induſtrie ou que le temps qui puiſſent faire changer de lit à un fleuve ; il n'y a que le temps ou que l'induſtrie qui puiſſent faire changer à un Peuple d'opinion. La

violence eſt ici comme par-tout ailleurs, une reſſource auſſi inſuffiſante que tyrannique : elle fera des martyrs, jamais elle ne fera des diſciples ; & jamais quelque formidables, quelque multipliés qu'ils ſoient, des châtiments ne ſuppléeront à des raiſons.

Ce fut en vain que pour frapper ſur le Préjugé des coups plus terribles & plus déciſifs, l'autorité imagina de joindre à ſes armes celles de la Religion. Le Préjugé ſe forgea de l'approbation que l'Egliſe avoit paru lui accorder juſques-là, une eſpece de bouclier, avec lequel il repouſſa fiérement les anathêmes dont elle cherchoit à l'accabler. Il fit plus : profitant des fauſſes idées qu'on avoit de la Religion & de l'honneur, il plaça l'un ſi loin de l'autre qu'il crut

pouvoir braver ou que même il ceſſa d'entendre dans la carriere de l'honneur, les foudres redoublés qu'on lançoit contre lui du ſanctuaire de la Religion.

Malgré tous les efforts de l'autorité, le Préjugé auroit donc ſubſiſté le même qu'auparavant, ſi tandis que les Loix eſſayoient ainſi de le détruire les armes à la main & d'un ſeul coup, les Lettres n'avoient trouvé le moyen de le décréditer avec art & peu à peu. Comment cela ? en répandant de tous côtés ſur la Nation leur lumiere bienfaiſante. Cette lumiere fit en quelque ſorte ſur la France ce qu'avoit fait ſur la terre enſevelie autrefois dans les eaux, la lumiere enflammée du ſoleil. Peu à peu l'océan de la Barbarie s'écoula. Un terrein immenſe,

propre à recevoir le germe de la vérité fut découvert & cultivé par la Philoſophie. La connoiſſance de l'Univers, premier fruit de ſes travaux, la conduiſit à celle de l'homme, & la connoiſſance de l'homme à celle de ſes devoirs. Auſſitôt ſortirent comme du néant les véritables principes de l'Humanité, de la Juſtice & de l'Héroïſme.

L'Humanité franchit les bornes que lui avoit preſcrit l'amour, pour mieux reſpecter celles que lui impoſoit la nature. Elle ne ſe diſtingua plus de cette bienveillance univerſelle que nous devons à tous nos ſemblables, fuſſent-ils nos ennemis.

La Juſtice déſavoua toute vengeance perſonnelle & lui ſubſtitua la vengeance publique. Elle ne reconnut

plus d'autre pouvoir légitime, ni d'autre jugement déciſif que ceux de la Loi.

L'Héroïſme ſe ſépara de la brutalité; n'admit le courage qu'accompagné de la raiſon; rejetta le crime auſſi conſtamment que le déshonneur; exigea enfin des hommes qu'ils fuſſent déſormais également prêts à tout ſacrifier au devoir & à tout refuſer à la Paſſion.

Ce n'eſt pas que des idées ſi peu conformes aux opinions reçues ſe ſoient établies ſans peine & tout à coup dans la Nation. La Vérité demeura quelque-temps cachée auprès des Philoſophes qui avoient été les premiers à l'accueillir. Encouragée par eux à ſe montrer au grand jour, elle vint trouver les Poëtes & les

Orateurs. Les Poëtes s'appliquerent à l'embellir & à lui ſoumettre par le double attrait de l'imagination & de l'harmonie ce ſexe & cet âge, chez qui le vrai n'eſt ſouffert qu'à côté de l'agréable. Les Orateurs s'armerent du flambeau de la raiſon & de celui du ſentiment pour la conduire comme en triomphe dans les Académies, dans les Tribunaux, dans le Sanctuaire, parmi les acclamations d'une vaſte aſſemblée de Savants, de Magiſtrats, de Prêtres. Du milieu de cette aſſemblée elle ſe répandit dans les Cours, à l'Armée & juſques dans les places publiques, où quoique méconnue d'abord du ſtupide vulgaire, elle ne tarda pas long-temps à s'en faire ſuivre ou du moins à s'en faire reſpecter.

A cette époque la lumiere devient générale : les vraies idées de l'Humanité, de la Juſtice, de l'Héroïſme chaſſent de tous les eſprits les fauſſes idées qu'on en avoit. Le Préjugé féroce des Duels qui devoit à ces dernieres le maſque ſous lequel il en impoſoit à la Nation, paroit à découvert. Les François préparés inſenſiblement à l'enviſager tel qu'il eſt en lui-même, frémiſſent à ſon aſpect : ils n'avoient nourri ce monſtre ſi long-temps dans leur ſein que faute de le connoître : ils ne le connoiſſent que pour le rejetter avec horreur. Alors un cri général s'éleve contre le Duel. L'Héroïſme réclame contre ſes cruautés, la Juſtice contre ſes violences, l'Humanité contre ſes fureurs. On avoue qu'un Duelliſte peut bien être un

gladiateur intrépide, mais qu'il ne ſauroit être un héros; que la place d'un héros eſt au milieu des eſcadrons ennemis & non ſur le cadavre d'un concitoyen immolé; que braver la mort par devoir eſt d'un grand homme; mais que braver la mort par vengeance eſt d'une bête féroce. On avoue que la force ne peut tenir lieu de raiſon à un brave non plus qu'à tout autre; qu'il n'a pas réparé ſa gloire ni démontré ſon innocence par cela ſeul, qu'il a tué ſon accuſateur; que s'il eſt un homme flétri ou un ma-lhonnête homme, il ne ceſſera jamais de l'être en devenant un aſſaſſin. On avoue que les liens de l'honneur ne dégagent perſonne de ceux de la nature; qu'il ne fut jamais permis de verſer le ſang d'un homme ſous prétexte

prétexte que c'eſt le ſang d'un ennemi ; que pour écarter un rival ou pour punir un railleur, il eſt monſtrueux de maſſacrer quelquefois un ami. On avoue, en un mot, que le Duel n'eſt, au jugement de la ſaine raiſon, ni honorable, ni néceſſaire, ni même permis, & que l'opinion contraire qu'on en avoit eu juſqu'alors, étoit le comble de l'extravagance & de la barbarie.

Un préjugé ainſi démaſqué pourroit-il être encore un préjugé dominant ? Et les Lettres n'ont-elles pas trouvé le moyen de le décréditer, en trouvant celui de le faire connoître ? Ce moyen de détruire un préjugé en éclairant les hommes, & en changeant peu à peu leurs idées, eſt infaillible. Comme les erreurs ſe tiennent étroitement unies enſemble, la chûte de

l'une ne peut manquer d'entraîner celle des autres. De jour en jour les ruines s'accumulent, & bientôt dépourvu de tous ſes appuis, le Préjugé lui-même s'écroule, à peu près comme ces tours antiques bâties ſur le penchant d'une haute montagne, qui après avoir réſiſté aux aſſauts continuels du temps & aux foudres réitérés de la guerre, ſe précipitent enfin d'elles-mêmes dans la plaine avec le rocher qui les portoit.

Seconde Partie.

La fureur des Duels n'étoit pas ſeulement un préjugé ; c'étoit de plus une paſſion. J'en atteſte le goût exceſſif & opiniâtre de la Nation pour ces horribles combats ; cette foule de ſpectateurs qui, à la honte

de l'humanité, venoient animer de leur préſence le courage des combattants ; les applaudiſſements, la vénération univerſelle qui étoient le prix du vainqueur ; l'eſpece de fanatiſme avec lequel tout ce qu'il y avoit alors de braves ſe diſputoit à qui mériteroit le plus ſouvent une pareille récompenſe. Jamais ſans la Paſſion le Préjugé eût-il ſuffi pour frapper tellement les eſprits que dans l'appareil & l'image d'un meurtre on ne crût voir que l'appareil & l'image d'une fête ; pour maîtriſer ſi fort l'ame des combattants & des ſpectateurs, que ſourde aux cris plaintifs de la mort elle ne fût attentive qu'aux acclamations de la victoire ; pour faire en un mot du théatre de la cruauté le théatre du plaiſir, & des

fureurs de quelques particuliers l'amuſement de tout un peuple?

Empire de la Paſſion, empire auſſi étendu & cent fois plus redoutable que celui du Préjugé! Le Préjugé vouloit vaincre; la Paſſion vouloit exterminer: l'un étoit avide d'honneur; l'autre l'étoit de carnage; l'erreur faiſoit qu'on immoloit la juſtice; l'emportement faiſoit qu'on immoloit juſqu'à la pitié.

Il ne ſuffiſoit donc pas, pour déſarmer le Duel, d'arracher aux braves le poignard qu'ils tenoient de l'erreur; il falloit encore leur arracher celui qu'ils tenoient de l'emportement. N'eſt-ce pas ce que les Lettres ont fait, en gagnant le ſentiment auſſi-tôt que la raiſon; en calmant les eſprits en même temps qu'elles les éclai-

roient ; en changeant tout à la fois les idées qui ſervoient de baſe au Préjugé & les mœurs qui étoient la ſource de la Paſſion?

Un caractere intraitable & féroce étoit dans les mœurs de nos ancêtres le premier aliment qui fut offert à la paſſion des Duels : un caractere humain & flexible eſt dans nos mœurs le premier bienfait que nous ayons reçu du commerce des Lettres.

C'étoit à la férocité de leur caractere que nos ancêtres devoient cette arrogance & cette hauteur qui dédaignoient les ménagements, & par-là multiplioient les querelles ; qui fomentoient parmi eux une guerre éternelle, en ſoulevant ſans ceſſe l'audace contre la témérité, la liberté contre la licence, la fierté contre

l'orgueil. C'eſt au commerce des Lettres que nous devons cette douceur & cette complaiſance qui nous portent à ſacrifier nos privileges & notre vanité en quelques occaſions, pour ne pas ſacrifier en mille autres notre repos & nos plaiſirs; qui nous rendent les maîtres de ceux-mêmes dont elles ſemblent nous rendre les eſclaves.

C'étoit à la férocité de leur caractere que nos ancêtres devoient cet eſprit d'intolérance, par une ſuite duquel ils vouloient être obéis ſans réſerve, crus ſans examen, chéris ſans rivaux; ne ſouffrant, en quoi que ce pût être, ni refus, ni contradiction, ni partage. C'eſt au commerce des Lettres que nous devons cet eſprit de modération, par une ſuite duquel peſant à la balance de l'équité, plutôt

qu'à celle de l'amour propre, nos préjugés, nos droits, & nos attachements, nous ſavons mieux ſupporter un adverſaire, plus accorder à un rival, moins exiger d'un ami.

Et n'étoit-ce pas auſſi à la férocité de leur caractere que nos ancêtres devoient cet excès de franchiſe qui plus voiſin de l'impudence que de la naïveté, bleſſoit en voulant inſtruire, révoltoit en croyant amuſer, portoit en quelque ſorte de la même main le flambeau de la diſcorde & celui de la vérité? Et n'eſt-ce pas auſſi au commerce des Lettres que nous devons cette diſcrétion, cette réſerve qui allient le reſpect dû aux hommes avec le reſpect dû à la vérité, ne voulant ni tromper ni outrager perſonne; épargnant des aveux fâcheux, s'ils ſont

inutiles, les adouciſſant, s'ils ſont néceſſaires ; ſongeant moins à faire connoître le vrai qu'à le faire aimer?

N'étoit-ce pas enfin à la férocité de leur caractere que nos ancêtres devoient cette groſſiéreté & cette rudeſſe qui hériſſoient les eſprits plus encore que les manieres ; qui répandoient dans les diſcours & dans les procédés un ton d'aigreur tout propre à repouſſer la confiance, à préparer la déſunion, à rendre l'inſulte plus vive en la rendant plus ouverte, & la réparation moins ſatisfaiſante en la rendant moins adroite? N'eſt-ce pas enfin au commerce des Lettres que nous devons cette politeſſe & cette urbanité qui embelliſſent toujours les manieres, ſi elles n'embelliſſent pas les ſentiments ; qui

mettent dans nos procédés & dans nos diſcours, ſinon la droiture, du moins la bienſéance; qui toujours annoncent la bienveillance & l'amitié, & qui quelquefois les amenent; qui ſans être de l'eſprit & de la vertu, en tiennent lieu; qui ne ſont pas, en un mot, le principal ſoutien de la ſociété, mais qui en ſont ſans contredit le principal agrément?

Peut-être, à force de polir le caractere national, les Lettres ont-elles eu le malheur de l'affoiblir; mais ce que nos ſentiments ont pu perdre du côté de la force & de l'élévation, ils l'ont regagné du côté de la douceur & de l'équité; & combien celles-ci ne ſont-elles pas préférables à celles-là pour le repos de la ſociété, & en particulier pour l'extinction des Duels?

Une partie des mœurs eſt dans le caractere, une autre eſt dans l'éducation. Dans les mœurs de nos ancêtres l'éducation contribuoit encore plus que le caractere à leur inſpirer cette paſſion barbare qu'ils avoient pour les Duels. Quelle étoit leur éducation? une éducation toute guerriere. Les premiers principes qu'on inculquoit à la jeuneſſe, c'étoient des principes de bravoure : la bravoure faiſoit le ſyſtême dominant de la Nation, le ſujet principal des converſations & des romans, l'ame du point d'honneur, & la meſure exacte de l'eſtime qu'on accordoit à chaque citoyen. On ne demandoit pas d'un homme s'il avoit des talents, mais s'il avoit du courage ; s'il ſavoit bien vivre, mais s'il ſavoit ſe bien battre. On

méconnoiſſoit le grand homme dans le grand Magiſtrat; on le dédaignoit dans le grand Écrivain; on le fouloit aux pieds dans le grand Commerçant & dans le grand Artiſte: on ne le célébroit, on ne le récompenſoit que dans le grand Capitaine. Les femmes elles-mêmes ne choiſiſſoient leurs adorateurs que parmi les braves; pour juger du mérite d'un amant & de ſa tendreſſe, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit des victoires & des trophées: elles auroient mieux aimé cent fois voir expirer que voir fuir leur amant. En un mot l'éclat des armes étoit le ſeul qui frappât les yeux du public; la gloire des armes, la ſeule qui pût ſatisfaire l'ambition des particuliers: les armes retentiſſoient de toutes parts, juſques dans le ſein de la paix,

& au milieu des jeux mêmes. Les fêtes, les ſpectacles offroient par-tout l'image des combats; & les parties de plaiſir les plus recherchées étoient preſque toujours des parties de carnage.

La paſſion des armes, voilà donc le principal fruit de l'éducation que recevoient nos ancêtres. Y avoit-il loin de cette paſſion à celle des Duels? Et comment des hommes ſans ceſſe avides de combattre, n'en auroient-ils pas ſaiſi les moindres prétextes, multiplié à l'infini les occaſions? comment, auſſi-tôt qu'un ennemi les avoit outragés, n'auroient-ils pas cherché dans ſa défaite le double plaiſir d'étaler leur bravoure & de réparer leur affront? comment ſe ſeroient-ils refuſés au deſir de vaincre joint au deſir de ſe venger?

Paſſion barbare! Les Lettres l'ont affoiblie en lui ſubſtituant, ou du moins en lui aſſociant une paſſion plus douce & plus raiſonnable. En effet, à peine leur lumiere eut-elle pénétré en France, que l'éducation changea; & de Guerriere qu'elle étoit preſque uniquement, elle devint encore Littéraire.

La nouveauté des objets ne contribua pas peu à ce changement. On étoit las de n'entendre parler que de Guerre, de Tournoi, de Duel : les noms ſublimes de Vérité, de Raiſon, de Science, piquerent agréablement la curioſité. On fut ravi de voir croître loin des Camps où l'honneur s'étoit juſqu'alors confiné, une nouvelle moiſſon de Lauriers & de Gloire : de tous côtés on accourut pour la recueillir.

On le fit avec d'autant plus d'ardeur que le plaiſir de la nouveauté fut ſoutenu par celui de la variété. Sous une éducation Guerriere, une ſeule qualité fructifioit, la Bravoure : ſous une éducation Littéraire mille talents fleurirent à la fois. L'Erudition parut & peupla la Nation de Savants. L'Eloquence inſpira quelques Orateurs & entraîna après eux la multitude. Ici ce fut la Poéſie accompagnée d'une troupe de beaux Eſprits dont elle fit les délices. Là ce fut l'Hiſtoire occupée à inſtruire les vivants par l'organe des morts. La Philoſophie avec les ſciences qui lui ſervent de cortege, ſe montra la derniere : elle travailla à faire connoître la Nature, tandis qu'amenés à la ſuite des Lettres, les Beaux-

Arts travailloient à l'embellir ; tandis qu'à la voix de l'Architecte, la terre ſe couvroit de Palais ſuperbes ; que le Muſicien faiſoit retentir les Temples & les Théatres de Concerts mélodieux ; que le Marbre & l'Airain s'animoient ſous le ciſeau du Sculpteur ; que rival en quelque maniere du Créateur, le Peintre reproduiſoit l'Univers ſur la toile.

A la variété & à la nouveauté ſe joignit encore un dernier motif, l'utilité & l'agrément des travaux Littéraires. Les Souverains reconnurent que d'une Ecole Guerriere il ne ſortoit que de vaillants Hommes ; mais que d'une Ecole Guerriere & Littéraire tout enſemble, il ſortoit, avec de vaillants Hommes, d'habiles Capitaines, d'utiles Légiſlateurs, de

ſavants Politiques, de ſages Magiſtrats, de parfaits Citoyens. Les particuliers s'aperçurent qu'il étoit auſſi doux, auſſi glorieux, d'éclairer les Hommes que de les défendre, de briller dans un Ouvrage immortel, que dans un Combat célebre; dans une Académie, ſur un Théatre, que ſur un Champ de Bataille; auſſi doux, auſſi glorieux d'être envers ſa Patrie prodigue de ſon Génie que prodigue de ſon Sang.

Sujets, Souverains, tout s'empreſſe donc à faire fleurir les Lettres en France. Des Etabliſſements immenſes s'élevent à grands frais : la Jeuneſſe y vient cultiver ſon eſprit & ſes talents : les récompenſes les plus flatteuſes, les aſyles les plus honorables ſont accordés aux Gens de Lettres :

déjà

déjà Richelieu a fondé pour eux l'Académie Françoiſe : déjà à l'exemple de l'Académie Françoiſe, mille autres Académies font circuler dans la France la lumiere, l'émulation, le génie : déjà le goût des Lettres, des Sciences & des Arts fait la paſſion dominante des François.

Paſſion qui en ſe fortifiant a dû néceſſairement affoiblir celle des Armes. Comment cela ne ſeroit-il pas arrivé ? Chaque Nation n'eſt-elle pas bornée comme chaque homme à une certaine meſure de ſentiment & de goût, & les partager, n'eſt-ce pas les affoiblir ? Emportés d'un mouvement général vers les Lettres, pouvons-nous donc ne pas nous éloigner inſenſiblement des Armes ? Si nous en avons ſu conſerver le talent, la

ſcience, le goût même, n'avons-nous pas dû en perdre la paſſion ? Et avec autant de courage qu'autrefois & plus de lumieres, nos Guerriers ne doivent-ils pas avoir plus de modération & d'humanité ; être ſur-tout de moins furieux Duelliſtes, s'ils ne ſont pas de moins braves Soldats ?

D'autant plus qu'en affoibliſſant la paſſion des Armes à qui le Duel devoit tant, les Lettres ont auſſi affoibli la paſſion de la Galanterie & celle de la Débauche à qui il ne devoit pas moins. Tout concouroit à faire régner ces deux paſſions parmi nos Ancêtres : la licence des Armes qui leur en faiſoit une habitude ; l'ignorance des devoirs qui les empêchoit d'en faire un déshonneur ;

le déſœuvrement & le défaut d'autres plaiſirs qui leur en faiſoient preſque une néceſſité. Auſſi étoient-elles générales. Le temps qu'on ne conſacroit pas aux travaux de la Guerre & aux exercices du Tournoi, on le partageoit entre les excès de l'Ivreſſe & les ſoins de l'Amour. La brutalité qui étoit inſéparable des premiers, & la fidélité romaneſque dont ils ſe piquoient dans les ſeconds, faiſoient aiſément des uns & des autres une ſemence de diſcorde & de Duels : ici c'étoit l'Amour qui armoit des rivaux; là c'étoit l'Ivreſſe qui armoit des furieux.

Lettres! Vous avez étouffé ce double germe de fureurs. C'eſt que vous avez répandu par-tout l'amour de la vertu, ou du moins celui de la

décence ; inſpiré l'horreur du vice ou du moins la crainte du ridicule ; guéri ou du moins pallié le déſordre : c'eſt que vous rempliſſez le déſœuvrement d'une partie des Citoyens & des Guerriers, & qu'on voit ſouvent ces derniers entrelaſſer les couronnes des Muſes avec celles de Mars ; joindre la lumiere du génie au feu de la bravoure, écrire comme Folard après s'être battu comme Charles XII. C'eſt enfin qu'aux plaiſirs de la Débauche vous avez ſubſtitué des plaiſirs & moins groſſiers & moins funeſtes, tels que ceux des Cercles devenus depuis votre établiſſement plus fréquents, plus inſtructifs & toujours plus propres à être l'école de la politeſſe & de l'amitié, que celle de la débauche ou de l'amour ; tels

encore que ceux des Spectacles à qui il ne manque pour être plus utiles que d'être plus attachants, non que ce ſoit un moyen de corriger nos paſſions; mais parce que c'en eſt un aſſuré de les diſtraire.

C'eſt ainſi que les Lettres ont ſu changer notre éducation après avoir réuſſi à changer notre caractere. Que dirai-je de ce goût pour le Commerce qui a jeté parmi nous des racines ſi profondes & ſi étendues? Combien les Lettres n'ont-elles pas contribué à ſon établiſſement, en l'affranchiſſant du mépris des Nobles & de celui du Vulgaire, en illuſtrant ſes travaux, en multipliant ſes reſſources, en facilitant ſes progrès? He! combien ſon établiſſement n'a-t-il pas contribué de concert avec les Lettres à

rendre l'éducation moins guerriere, le caractere moins féroce ; à cauſer dans nos mœurs cette grande, cette entiere révolution ſi fatale à la paſſion des Duels ?

Elle l'a attaquée juſques dans ſa ſource. Or ce moyen n'étoit-il pas le ſeul capable de l'affoiblir ? He ! qu'ont fait les Loix qui ſe ſont bornées à l'attaquer dans ſes effets ? Elles ont exterminé quelques furieux, elles n'en ont déſarmé preſque aucun : elles ont pu multiplier, jamais elles n'ont pu prévenir les meurtres : elles ont manifeſté la volonté du Prince & l'on n'a ſuivi que les mœurs : elles ont pourſuivi le Duel, & le Duel n'a fait que changer de nom pour échapper à leur pourſuite : en un mot, elles ont oppoſé une digue au torrent de

la Paſſion qu'elles ont cru arrêter par-là : le torrent a franchi cette digue, ou s'eſt détourné pour paſſer à côté, & la Paſſion a ſubſiſté toute entiere. (*g*)

Encore ſi les Loix avoient pourſuivi le Duel avec un zele égal en tout temps : elles auroient du moins affoibli par-là l'empire de la Coutume : mais ce dernier avantage même leur a manqué, & dans ce point comme dans les deux précédents, la lumiere des Lettres a beaucoup plus fait que l'autorité des Loix.

Troisieme Partie.

Oui ; pour guérir un mal auſſi profondément enraciné & auſſi généralement répandu que l'étoit la fureur des Duels ; ce n'étoit pas aſſez

d'avoir calmé la Paſſion & décrédité le Préjugé : il falloit encore abolir la Coutume. Demandons à la plupart de nos Duelliſtes le motif qui les conduit ſur l'arene : ce n'eſt plus le Préjugé, comme autrefois ; ils en reconnoiſſent aujourd'hui toute la déraiſon & toute la barbarie. Ce n'eſt pas même la Paſſion : le cri du reſſentiment n'étouffe point en eux le cri de la nature, & le deſir de punir un adverſaire n'entraîne point celui de le maſſacrer. Quel peut donc être le mobile qui les conduit? Le plus foible en apparence & le plus puiſſant en effet, la Coutume. Soumis à ſon empire comme le reſte de l'Univers, ils condamnent le Duel en ſages, ils le déteſtent en hommes, & ils y courent en eſclaves.

Coutume vraiment tyrannique ! C'eſt elle qui plus forte ſur l'eſprit d'un homme que l'amitié, que la reconnoiſſance, que la crainte même, l'oblige à s'armer contre un ami qu'il chérit, contre un bienfaiteur qu'il révere, ſouvent contre un adverſaire qu'il redoute. C'eſt elle qui met le fer à la main à tant de jeunes Militaires qu'on voit chercher le Duel bien moins par bravoure ou par vengeance, que par inconſidération ou par contrainte, en Enfants, ſi j'oſe le dire, bien plus qu'en Héros. C'eſt elle auſſi qui a établi parmi les braves cette eſpece de Duels mitigés, où l'on en veut au ſang de ſon rival, mais non à ſa vie, & au ſortir deſquels on s'embraſſe auſſi tranquillement qu'on ſe battoit, preuve ſenſible

qu'on ne ſe battoit que pour paroître l'avoir fait, & pour ſe conformer à une Coutume plutôt que pour ſuivre un Préjugé, ou pour aſſouvir une Paſſion.

Coutume dont l'autorité eſt fondée ſur la crainte du jugement des hommes, & ſur-tout de ces hommes qui déterminés à ne montrer les objets que ſous l'aſpect le moins favorable, ne manqueroient pas de traveſtir en lâche quiconque ſeroit aſſez courageux pour refuſer un Duel. Coutume donc qu'on ne pouvoit combattre avec ſuccès qu'en oppoſant au jugement de ces hommes redoutables un jugement capable de le balancer, enſorte que de l'un le brave pût hardiment en appeller à l'autre. Quelque reſpectable que ſoit le

témoignage des Souverains dans les Loix qu'ils portent, on ne peut pas dire qu'il forme toujours un jugement capable de balancer celui du Public. Pluſieurs cauſes l'ont empêché de produire cet heureux effet par rapport à la coutume des Duels. Les variations des Souverains qui l'ont combattue vivement dans un temps, foiblement dans un autre : ſi quelque choſe décrédite l'Autorité, c'eſt de la voir jointe au caprice, & une Loi qui ſe dément eſt une Loi qui ſe détruit. L'air de deſpotiſme dont l'Autorité ne ſauroit ſe dépouiller, & qui en matiere d'opinion & d'honneur fait paſſer ſon témoignage pour incompétent, en le faiſant paſſer pour tyrannique. Car les Rois ſont conſtitués juges de nos crimes & non juges

de nos ridicules ; & ſi tout un Peuple a déclaré un homme mépriſable, la Loi aura beau déclarer le contraire, elle n'aboutira qu'à le faire mépriſer davantage, & à ſe faire mépriſer elle-même. Enfin, une ſorte d'inconſéquence preſque inévitable dans le jugement que les Loix portent ſur les Duels. Quel jugement, s'eſt-on écrié, que celui qui condamne le coupable à la mort, & laiſſe l'innocent dans l'opprobre ; qui veut qu'on immole un Officier s'il accepte un Duel, & qui n'empêche pas qu'on ne le chaſſe de ſon Corps, s'il s'y refuſe ! Inconſéquent, ce jugement a paru injuſte ; bizarre, il a paru erroné ; incompétent, il a paru ridicule, & ſi quelqu'un avoit voulu s'en ſervir comme d'un motif ſuffiſant pour ſe

ſouſtraire à un Duel, il auroit été regardé non ſeulement comme un lâche qui cherchoit un prétexte; mais encore comme un inſenſé qui n'en apportoit qu'un mauvais.

Par où eſt-ce donc que les Lettres ont plus fait que les Loix contre la Coutume des Duels? C'eſt en oppoſant à l'autorité de la Coutume une autorité plus propre à la balancer, celle de la Raiſon, de la Religion, de l'Humanité : rien de moins incompétent, de moins bizarre, de moins inconſéquent, & par-là rien de plus reſpectable que leur témoignage : on peut le condamner dans la bouche de celui pour qui c'eſt un prétexte; on y applaudira toujours dans la bouche de celui pour qui ce ſera un motif; car s'il y a de

la gloire à être brave, il y en a encore plus à être religieux, humain, raiſonnable.

C'eſt en affermiſſant l'ame des Gens de bien contre le mépris injuſte des hommes, dont elles ont fait connoître & dédaigner le jugement. L'Ignorance & la Foibleſſe fuyent devant le Ridicule; la Sageſſe ſeule oſe le braver, parce que elle oſe ſeule l'examiner. Placez Socrate dans nos Armées & préſentez-lui un Duel; il le refuſe: vous le mépriſez, il vous plaint.

C'eſt en appuyant les efforts des Souverains eux-mêmes: il n'eſt rien qui réſiſte à l'Autorité ſecondée par la Raiſon. Rappellons-nous ce temps où le Vainqueur de l'Europe entiere

ſongea à le devenir auſſi des Duels. Rappellons-nous ce concert unanime d'eloges, d'applaudiſſements que les Lettres firent retentir en l'honneur de ſon zele. Peut-on douter que ce cri général de tout ce qu'il y avoit de plus éclairé dans la Nation n'ait valu en grande partie à Louis XIV un triomphe ſur les Duels, que dépourvus d'un pareil ſecours, quoique animés du même eſprit, pluſieurs Rois avoient cherché inutilement avant lui ?

Enfin, c'eſt par l'aſcendant que les Gens de Lettres prennent à la longue ſur le Public : d'abord il rejette leur maniere de penſer, enſuite il l'examine, bientôt il la tolere, déjà il la ſoutient ; par ce ton inſinuant de

douceur & de ſentiment qu'ils prêtent à la raiſon & qui peut ſeul repouſſer avec quelque ſuccès ce ton impoſant de raillerie & de ſuffiſance dont s'arme la malignité ; par les images touchantes & ſublimes dont ils ſavent embellir la vérité : on emporte avec ſoi ces images, & gravées profondément dans l'ame, elles y deviennent comme autant de traits de lumiere qui l'échauffent en l'éclairant ; par l'uniformité, la multitude & la continuité de leurs invectives contre les Duels ; eſt-il un ſeul de nos Ecrivains qui en ait pris la défenſe ? Un ſeul dans ce ſiecle ſi paſſionné pour les paradoxes qui en ait fait le ſujet d'un paradoxe? He! combien qui les ont condamnés, décriés, avilis ?

avilis? Combien ſe ſont plu à répandre ſur une coutume ſi étrange le fiel de l'indignation & celui du ridicule? Ne diroit-on pas que le Duel eſt l'ennemi particulier des Lettres? Jamais ont-elles ceſſé de le combattre? Ne le combattent-elles pas aujourd'hui avec plus de courage & de force que jamais? Parmi les raiſons qui doivent rendre le prix de cette Académie flatteur pour celui qui en ſera décoré, la beauté du ſujet n'en eſt-elle pas une des mieux fondées? Y a-t-il même un ſeul des concurrents, s'il eſt digne d'en être, qui ne préférât ſans héſiter à la gloire de bien parler contre le Duel, celle de le détruire.

Si la lumiere des Lettres ne l'a pas détruit entiérement, toujours eſt-il

vrai qu'elle a plus fait contre lui que l'autorité des Loix. Ajoutons qu'en continuant de le combattre par les mêmes moyens dont elle l'a juſqu'ici combattu, elle ne peut manquer de l'exterminer tout-à-fait. Peut-être le moment de ſa chûte n'eſt-il pas éloigné. C'eſt ce que promettent à la Nation l'autorité des Gens de Lettres qui s'accroît chaque jour parmi nous & qui chaque jour devient plus propre à balancer l'autorité de la Coutume; nos mœurs qui s'éloignent de plus en plus de cette barbarie où étoit la véritable ſource de la Paſſion; la Raiſon qui fait les progrès les plus rapides & qui décrédite de jour en jour avec plus d'avantage le Préjugé.

Achevez un ſi bel ouvrage, vous qui l'avez déjà ſi fort avancé,

Lettres, Sciences, Beaux Arts ! Que de principes deſtructeurs, que de penchants barbares, que d'uſages inſenſés, que de fureurs vous pouvez nous épargner avec celle des Duels ! Vous tenez entre vos mains le flambeau qui doit éclairer notre raiſon, le feu qui doit épurer notre caractere, la regle qui doit diriger notre conduite : c'eſt à vous d'être les guides, les oracles, les génies tutélaires de la Société. Ah ! ne vous reſſerrez point dans les bornes d'un Empire : l'Univers eſt votre patrie, & vos bienfaits ſont dus à l'Univers. Quel plus beau ſpectacle que celui du Genre Humain recevant de toutes parts en ſilence les leçons de la Vérité & celles de la Vertu ; élevant ſur toute la ſurface de la terre des Autels à la Concorde, à la Philo-

ſophie, à la Religion; fermant pour jamais le Temple de la Guerre, & celui de la ſuperſtition; n'offrant dans cette multitude innombrable de Peuples partagés d'intérêts, d'idées, & de ſentiments, qu'un ſeul & même Peuple dont les ſentiments ſeroient ceux de la Nature; les idées, celles de la Raiſon univerſelle; les intérêts, ceux d'un bonheur & d'une paix générale! La Poéſie a crayonné l'âge d'or, la Philoſophie le réaliſeroit. Les hommes que trop d'ignorance & trop d'opiniâtreté, trop de foibleſſe & trop de prétentions concourent à rendre méchants & malheureux, ne ſeroient ni l'un ni l'autre, s'ils étoient éclairés. (*h*) S'ils étoient éclairés, ils ceſſeroient de confondre avec leurs droits & leurs beſoins réels, des droits & des beſoins imaginaires.

Alors diſparoîtroient ces haines nationales, ces jalouſies populaires, cet eſprit de conquête & d'uſurpation qui font de la race infortunée des hommes, autant de Bêtes ſanguinaires acharnées à s'entre-dévorer. Alors rentreroient dans les Enfers, où elles ont pris naiſſance, les trois Furies, qui ont coutume de ravager notre Globe; le Deſpotiſme, qui empêche les plus grands biens; le Fanatiſme, qui produit les plus grands maux; l'Ambition, qui eſt capable à la fois de l'un & de l'autre excès. Alors s'éleveroient par-tout ſous d'excellents Magiſtrats, d'excellents Citoyens; des Sujets paiſibles ſous des Chefs révérés; ſous des Rois inſtruits & pacifiques, des Peuples heureux & floriſſants.

Aſpera tum poſitis miteſcent ſæcula bellis.

Virg. Æn. lib. 1.

NOTES HISTORIQUES.

Page 6. (*a*). Philippe le Bel dit dans une Ordonnance de 1306, qu'ayant défendu généralement le Duel, pluſieurs malfaicteurs en avoient abuſé pour commettre ſecrétement des homicides, trahiſons & autres maléfices, griefs & excès qui demeuroient impunis faute de témoins : mais que pour leur ôter toute cauſe de mal faire, il modifioit ainſi ſa défenſe ; ſavoir, qu'en cas d'homicide, trahiſon, violence, maléfice, lorſqu'il n'y avoit pas de témoins ou de preuves ſuffiſantes, on pourroit appeller en Duel celui qui par indices ou fortes préſomptions, ſeroit ſoupçonné d'avoir commis le crime.

Page 6. (*b*). L'Egliſe, ou pour parler plus juſte, ſes Miniſtres autoriſoient en quelque façon les Duels. Ils ſouffroient que l'on dît des Meſſes pour ceux qui alloient ſe battre, & qu'on leur donnât même la Communion avant le Combat. Quelquefois des Evêques y aſſiſtoient, comme on en vit au Duel des Ducs de Lancaſtre & de Brunſwick. Les Juges d'Egliſe ordonnoient auſſi le Duel. Louis le Gros accorda aux Religieux de St. Maur des Foſſés, le droit de l'ordonner entre leurs Serfs & des perſonnes Franches. Les Duels ordonnés par le Juge de l'Evêque, ſe faiſoient dans la

cour même de l'Evêché : c'eſt ainſi que l'on en uſoit à Paris : les Champions ſe battoient dans la premiere cour de l'Archevêché, où eſt le Siege de l'Officialité. Ce fait eſt rapporté dans un manuſcrit de Pierre le Chantre de Paris, qui écrivoit vers l'an 1180. Cet Auteur ajoute que le Pape Eugene (apparemment Eugene III.) étant conſulté à ce ſujet, répondit ; *utimini conſuetudine veſtrâ.*

Page 6. (*c*). L'ignorance étoit telle que la Juſtice ordonnoit quelquefois les Duels comme une preuve juridique quand les autres preuves manquoient. On appelloit cela le Jugement de Dieu, ou le plaît de l'épée, *placitum enſis.* Cette coutume barbare venoit du Nord, d'où elle paſſa en Allemagne, puis dans la Bourgogne, en France & dans toute l'Europe. On y avoit recours tant en matiere civile que criminelle, pour connoître l'innocence ou le bon droit d'une partie, & même pour décider de la vérité d'un point de droit ou de fait, dans la préſuppoſition que l'avantage du combat étoit toujours pour celui qui avoit raiſon. Voici les cérémonies qui précédoient le Duel. On amenoit les Champions à jeun devant le Juge qui l'avoit ordonné. Il leur faiſoit prêter ſerment de dire la vérité : on leur donnoit enſuite à manger ; puis ils s'armoient en préſence du Juge : on régloit leurs Armes : quatre Parrains choiſis les faiſoient dépouiller, oindre le corps d'huile, couper la barbe & les cheveux

en rond : on les menoit dans un Camp fermé & gardé par des Gens armés : on faiſoit mettre les Champions à genoux l'un devant l'autre, les doigts croiſés & entrelaſſés, ſe demandant juſtice, jurant de ne point ſoutenir une fauſſeté & de ne point chercher la Victoire par fraude ni par magie. Les Parrains viſitoient leurs Armes & leur faiſoient faire leur Priere & leur Confeſſion à genoux; & après leur avoir demandé s'ils n'avoient aucune parole à faire porter à leur Adverſaire, ils les laiſſoient en venir aux mains : le Héraut crioit de deſſus les barrieres par trois fois : *laiſſez aller les bons Combattants* : alors on ſe battoit ſans quartier. A Paris le lieu deſtiné pour les Duels, étoit marqué par le Roi : c'étoit ordinairement devant le Louvre ou devant l'Hôtel de Ville. Le Roi y aſſiſtoit avec toute ſa Cour ; quand le Roi n'y venoit pas, il envoyoit le Connétable à ſa place.

Page 7. (*d*). Ce n'eſt point une exagération. On ne diſpenſoit du Duel que les femmes, les malades, ceux qui étoient au deſſous de vingt & un an, ou au deſſus de ſoixante. Les Nobles étoient obligés de ſe battre contre des Roturiers. Les Eccléſiaſtiques, les Prêtres, ni les Moines n'en étoient pas exempts : ſeulement afin qu'ils ne ſe ſouillaſſent point de ſang, on les obligeoit de donner des Gens qui ſe battoient à leur place. Ils ſe battoient cependant quelquefois eux-mêmes en champ clos ;

témoin Regnaud Cheſnel, Clerc de l'Evêque de Saintes qui ſe battit contre Guillaume, l'un des Religieux de Geoffroi, Abbé de Vendôme. Il n'y avoit pas juſqu'aux Princes du Sang qui ne fuſſent obligés de ſe ſoumettre à l'épreuve du Duel quand ils étoient accuſés de meurtre ou de trahiſon.

Page 7. (*e*). Le Chevalier Bayard tua en Duel Dom Alonzo de Soto, Capitaine Eſpagnol. Cela fait, il ſe mit à genoux pour remercier le Ciel de ſa victoire. Les autres Officiers François le mirent à la tête de deux cents chevaux, & le menerent ainſi en triomphe à la Garniſon du Commandant ? Dès qu'on y fut arrivé, Bayard, au lieu d'entrer avec les autres chez le Commandant, prit le chemin de l'Egliſe, & y alla rendre des actions de graces au Seigneur de l'avantage qu'il venoit de remporter. Comment peut-on réunir à la fois tant de piété & tant de barbarie ?

Page 8. (*f*). Louis VII fut le premier qui commença à reſtraindre l'uſage des Duels en France. En aboliſſant pluſieurs mauvaiſes coutumes de la ville d'Orléans, il défendit entre autres choſes qu'on ordonnât le Duel pour une dette de cinq ſols ou de moins. St. Louis alla plus loin : après avoir défendu les guerres privées, il défendit auſſi abſolument les Duels. Les Seigneurs refuſerent de ſe conformer dans leurs Domaines aux bonnes intentions de St. Louis : elles demeurerent ſans effet dans ſes

Domaines mêmes, tant la fureur des Duels étoit violente. Sous Charles VI on ſe battoit pour ſi peu de choſe, qu'il fit défenſes ſur peine de la vie d'en venir aux Armes ſans cauſe raiſonnable. Il publia auſſi une Ordonnance portant que perſonne ne fût reçu *à faire gage de bataille*, comme on parloit alors, à moins qu'il n'y eût gage adjugé par le Roi. Le dernier combat qui fut autoriſé publiquement, fut le Duel qui ſe fit en 1547, entre Gui Chabot, fils du ſieur de Jarnac, & François de Vivonne, ſieur de la Chataigneraye : ce fut à Saint-Germain-en-Laye, en préſence du Roi & de toute la Cour. Vivonne y fut bleſſé & mourut de ſes bleſſures : le Roi Henri II fit dès ce moment vœu de ne plus permettre les Duels. Ils n'en devinrent pas moins fréquents pour cela. C'eſt pourquoi l'on multiplia les défenſes. Henri IV, Louis XIII, firent à ce ſujet pluſieurs Réglements. Mais ils furent tous ſans aucun fruit juſqu'au temps de Louis XIV, lequel défendit les Duels encore plus rigoureuſement que ſes Prédéceſſeurs, & tint la main à l'exécution des Réglements. Le Roi à préſent régnant fit ſerment à ſon Sacre de n'exempter perſonne de la rigueur des peines ordonnées contre les Duels; & par un Edit du mois de Février 1729, il renouvella les défenſes portées par les Edits précédents. Il y eſt dit que comme les peines décernées contre les Duels n'avoient pas été juſqu'alors ſuffiſantes pour en arrêter

le cours, les Maréchaux de France & autres Juges du point d'honneur, pourront prononcer des châtiments plus graves, ſelon l'exigence des cas.

Page 39. (*g*). M. le Préſident Hénault, dans ſon abrégé de l'Hiſtoire de France, dit que la défenſe expreſſe que Henri II avoit faite des Duels, les avoit rendus plus fréquents bien loin de les rendre plus rares. Il y dit auſſi que les combats à outrance où il falloit néceſſairement que l'un des deux Combattants périt, étoit un moyen infaillible pour les faire tomber. C'eſt le parti que prit le Maréchal de Briſſac en Piémont; voyant l'excès où étoit portée la fureur des Duels, il imagina de les permettre; mais d'une maniere ſi périlleuſe qu'il en ôta bientôt le deſir: il ordonna que ceux qui auroient déſormais querelle, la décideroient ſur un certain pont entre quatre piques, & que le Vaincu ſeroit jeté dans la riviere, ſans qu'il fût permis au Vainqueur de lui donner la vie. Remede cruel, ajoute M. Hénault, & pire que le mal.

Pag. 52. (*h*). Depuis que le Philoſophe de Geneve s'eſt plu à faire la ſatyre des Lettres, une foule d'Ecrivains ſe plaiſent à nous la répéter. Il ſeroit aiſé de montrer qu'en elles-mêmes les connoiſſances, de quelque genre qu'elles puiſſent être, ſont plus utiles que nuiſibles; plus aiſé encore de montrer, que conſidérées, par rapport à l'état préſent de

l'Europe, elles y ont beaucoup plus corrigé de vices, qu'elles n'y ont corrompu de vertus. Mais il eſt des vérités qu'il faut ſavoir, & qu'on ne permet guere de prouver. Mieux vaudroit cent fois les combattre. On ſait la réponſe de ce Juge, qui conſulté par quelqu'un ſur un Procès, lui dit: *Examinez votre cauſe; ſi vous avez raiſon, accordez-vous; ſi vous avez tort, plaidez.* Je dirois à peu près la même choſe à un Ecrivain qui me demanderoit, s'il doit ſoutenir le bon ou le mauvais parti: Soutenez le bon parti, lui dirois-je, ſi vous n'écrivez que pour vous; ſoutenez le mauvais ſi vous écrivez pour les autres. Le vrai & le beau ont des Approbateurs; les Admirateurs ne ſont que pour le ſingulier & le paradoxe.

APPROBATION.

J'AI lu le Diſcours qui a pour titre: *La lumiere des Lettres n'a-t-elle pas plus fait contre la fureur des Duels, que l'autorité des Loix?* Je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. A Lyon, le 26 Juin 1761.

Signé NAVARRE, Vicaire Général.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, à la charge que cette impreſſion n'excédera pas deux feuilles de Cicero. A Lyon, le 28 Juin 176 .

Signé DELAFFRASSE.

LETTRE

Sur les Avantages & l'Origine de la Gaieté Françoiſe.

VOUS me demandez, Monſieur, ce que je penſe de votre Nation : j'ai aſſez vu de Peuples, aſſez parcouru de Royaumes, pour ne pas craindre de me tromper, ou de vous flatter, en vous diſant que vous êtes les plus aimables & les plus ſociables de tous les hommes.

L'ingénieuſe Zilia (*a*) croyoit que les François s'étoient échappés des mains du Créateur, au moment où il n'avoit encore aſſemblé, pour les former, que l'air & le feu. Je le crois comme elle, & je ne vous en eſtime pas moins : il eſt vrai que votre vivacité bleſſe

(*a*) Lettre d'une Péruvienne, IV.

ſouvent l'Etranger qui vous aborde pour la premiere fois, & ſemble annoncer en vous les tyrans des autres hommes ; mais votre politeſſe, votre cordialité, & ſur-tout cette généroſité qui paroît s'oublier elle-même pour ne s'occuper que d'autrui, effacent bientôt les fâcheuſes impreſſions faites par votre vivacité, & nous étalent en vous les meilleurs Amis du genre humain.

Vous avez de plus, & c'eſt ce qui m'a touché davantage dans les mœurs Françoiſes, vous avez un fond de gaieté bien propre à en inſpirer aux autres, & à vous réconcilier vos ennemis les plus obſtinés. Je me ferois fort de diſtinguer un de vos Compatriotes au ſeul air dont il m'écouteroit parler. Un ſourire aimable, peut-être malin, ſeroit ſa premiere réponſe : une plaiſanterie viendroit l'inſtant d'après animer l'entretien ; & euſſions-nous commencé par l'affaire la plus ſérieuſe, je ne doute pas que nous ne finiſſions par le badinage le plus réjouiſſant.

C'eſt à quelques exceptions près, le caractere

marqué de votre Nation. Vous badinez au Conſeil; vous badinez à-la tête d'une Armée; le badinage va ſe placer dans toutes vos converſations ; il va ſe placer dans tous vos écrits ; j'ai connu des Prédicateurs qui trouvoient moyen de le placer juſques dans leurs Sermons.

Ce caractere de gaieté m'a tellement frappé, que je n'ai pu m'empêcher de faire là-deſſus quelques réflexions. Bonnes ou mauvaiſes, j'ai réſolu de vous les communiquer : mais n'attendez pas, je vous prie, d'un Etranger comme moi, cette tournure légere, ces ſaillies brillantes, qui ſemblent gliſſer à peine ſur les objets, lors même qu'elles les approfondiſſent. Souvenez-vous que ſi je vous parle des François, je ne le ſuis point malheureuſement, & que je vous détaille leurs agréments ſans les avoir.

Vous avez peut-être cru d'abord que je voulois faire la Satyre de votre gaieté; point du tout : rien ne me paroît plus aimable, rien ne me paroît plus utile. C'eſt un ornement,

c'eſt une reſſource ; un ornement dans les biens ; une reſſource dans les maux.

Les eſprits qu'on nomme graves, & que je nomme triſtes, ſentent fort peu les bons ſuccès, & infiniment les mauvais. Leur imagination chargée d'idées noires, en admet difficilement d'autres. Ils aggravent le poids de leurs malheurs, en y joignant celui de leurs craintes ; ils troublent le cours de leurs plaiſirs, en y mêlant le poiſon de leurs inquiétudes. Si la ſcene du préſent déploie à leurs yeux de riants Spectacles, ils ſe tranſportent ſur la ſcene de l'avenir, & s'y préparent de loin les Spectacles les plus déſolants. Félicitez-les, ils ſoupçonnent des flatteurs ; ils ſoupçonnent des railleurs, ſi vous les conſolez ; heureux, tant qu'il vous plaira, par ce qu'ils ſentent, ils ſont toujours malheureux par ce qu'ils imaginent : jamais à leur aiſe, en marchant ſur les roſes, ils ne reſſentent que les épines ; abbatus ſous les moindres coups, la pierre qui les frappe eſt un rocher qui les écraſe.

Parlez-

Parlez-moi d'un caractere naturellement gai : il ſe joue de tout, des peines, des difficultés, des revers même ; il éclaire d'une lumiere douce & aimable tout ce qui l'environne ; il donne une teinte de joie à tout ce qu'il touche ; il ne vole d'objet en objet, que pour voler de plaiſir en plaiſir ; il ſe conſole du paſſé par le préſent, du préſent par l'avenir ; en tout il ne ſaiſit que les côtés qui lui ſont analogues ; & gliſſant avec rapidité ſur ce qu'il pourroit y avoir de triſte & de fâcheux, il court ſe repoſer avec tranſport ſur ce qu'il y a d'heureux & d'agréable. Il fait ce que j'ai ſouvent fait dans mes voyages, & ce que vous aurez fait vous-même dans les vôtres : les chemins les plus difficiles, ſont ceux que je me hâtois de parcourir le plus vîte, tandis que je ne m'éloignois qu'à regret & le plus lentement que je pouvois des endroits riants & agréables.

Le Philoſophe qui a prétendu que tout étoit mal, n'avoit pas ſans doute eu le bonheur de naître avec un caractere fort gai ;

& celui au contraire qui a prétendu que tout étoit bien, devoit avoir l'eſprit ſingulièrement tourné à la gaieté dont nous parlons. En effet, les choſes ne ſont en elles-mêmes ni heureuſes ni malheureuſes : ces dénominations marquent uniquement les deux différentes manieres dont nous les enviſageons. Un eſprit naturellement gai peut en être affecté en mauvaiſe part pour quelques moments, jamais long-temps de ſuite. Etourdi du coup, il s'effraie, il ſe déſole, mais il regarde de près, & voit bientôt de quoi ſe raſſurer : il rira de ſon mal ou de ſa peur, s'il ne peut rire d'autre choſe.

Bien différents de ces Peuples Aſiatiques, condamnés à une gravité, ou pour mieux dire, à une mélancolie éternelle, chez qui, dit-on, l'on trouve des familles, où de pere en fils perſonne n'a ri depuis pluſieurs ſiecles : les François ſont toujours riants, toujours enjoués. La gaieté ſemble être leur élément ; ils l'apportent ou la cherchent en tout lieu : elle préſide à tous les repas, à toutes les fêtes, à tous

les cercles. Ailleurs on s'aſſemble ou pour raiſonner, ou pour s'enivrer, ou pour tramer des complots; en France on ne s'aſſemble que pour s'égayer. Auſſi n'eſt-il rien d'aſſez inſupportable qu'un François ne ſupporte ſans peine, dès qu'il en peut plaiſanter ſans crainte.

Il eſt des Nations où l'amour irrité devient furieux; chez vous il n'eſt preſque jamais que badin: c'eſt un Dieu pour les autres; ce n'eſt qu'un Enfant pour vous. Eſſuyez-vous ſes rigueurs? Vous commencez par vous en plaindre; vous finiſſez par en rire: votre vivacité pourroit vous donner de la paſſion; votre gaieté ne vous laiſſe prendre que de la galanterie.

J'allai l'autre jour rendre viſite à un de mes amis légérement indiſpoſé. Vous vous imaginez qu'il m'entretint de ſes craintes, de ſes douleurs, de ſes inſomnies. Rien de tout cela. Il ne me parla que d'un vieil Empyrique qu'on lui avoit amené, de ſon habit ſingulier, de ſon ton magiſtral, de ſon air gauche à la fois & lugubre. J'étois venu pour partager les

gémiſſements du malade ; je ne partageai que ſes éclats de rire ; & je ſortis de chez lui bien plus gai que je n'y étois entré. A des malades de ce caractere, il faut, diſois-je, des Médecins de cette eſpece : pour adoucir le mal, ils n'auront pas beſoin d'ordonner des remedes, ils n'auront qu'à étaler des ridicules ; & à ce compte, vous m'avouerez qu'il y aura bien plus de bons Médecins qu'on ne penſe.

J'ai vu un Plaideur ſe conſoler pleinement du malheur d'avoir perdu ſon procès, par le plaiſir d'avoir raillé ſes Juges. Un autre n'ayant pu obtenir une grace d'un Miniſtre, alla ſur le champ compoſer contre lui une chanſon fort plaiſante, & ſe trouva, ſinon exaucé, du moins ſatisfait.

Notre gaieté, dit un de vos Ecrivains, (*b*) nous tient lieu de patience. Un couplet ingénieux, un trait de raillerie, font oublier aux François de vraies calamités, qui jetteroient d'autres Peuples dans le découragement, ou les pouſſeroient à la rébellion. Tout nous

(*b*) M. de Mirabeau.

réveille, tout nous ranime : un tambourin garantit du ſcorbut des équipages entiers de nos matelots. Quand M. de Louvois apprenoit que la déſertion ſe mettoit parmi les troupes d'une forte garniſon, il l'arrêtoit ſoudain, en envoyant Tabarin vendre ſon orviétan ſur la place.

Ainſi, comme vous voyez, votre gaieté peut devenir une excellente reſſource politique. Henri IV, le Duc Régent, le Maréchal de Villars en fourniſſent des preuves frappantes.

Le premier par ſon caractere gai, vif, affable; par ſes bons mots & ſa franchiſe, fit ce qu'il n'auroit jamais fait par ſon ſeul courage, par ſa ſeule politique, ni par tout autre moyen : il étouffa la fureur des guerres civiles, tranſforma un Peuple de fanatiques & de ſéditieux, en un Peuple d'excellents ſujets ; & ſe rendit ſans peine l'idole des François, dont il avoit eu tant de difficulté à ſe rendre le maître.

Le ſecond aiſé dans ſes manieres, enjoué dans ſes diſcours, homme aimable autant que Prince abſolu, gouverna à ſon aiſe la

France en l'amuſant. Tour-à-tour il donnoit des ordres & compoſoit des chanſons ; il ſe faiſoit un amuſement des affaires & une affaire des amuſemens. Son empire, quoique d'emprunt, fut tout-puiſſant ſur la Nation, parce que c'étoit en même temps l'empire du génie & celui de la gaieté.

Pour ce qui eſt du dernier, voici le portrait qu'en fait l'Ecrivain illuſtre que je vous ai déjà cité : Un Général auſſi gaillard & avantageux qu'habile, (*c*) ſe trouva à la tête de nos Armées dans des temps de calamité. Ses plaiſanteries qui n'étoient pas toujours du goût de l'Officier ſupérieur, égayoient le Soldat mourant de faim, & manquant de ſouliers. Il vint un bon moment : le héros publia que la France étoit délivrée, & on le crut. Les troupes auparavant découragées marcherent dès-lors comme à des

(*c*) En rapportant ces traits, j'ai cru devoir les adoucir. Le Vainqueur d'Eugene n'a pas merité, ce me ſemble, les reproches que lui fait l'Ami des hommes ; mais les eût il mérités, je ne les aurois pas moins ſupprimés. De petits défauts doivent diſparoître partout où ſe montrent de grandes vertus.

victoires certaines : mille héros vaillants n'avoient pu jusqu'alors remettre la France sur pied ; un héros gai autant que vaillant parut, & tout alla à merveille.

Les avantages de votre gaieté ne sont pas la seule chose qui m'ait frappé, & sur laquelle j'aie réfléchi. J'ai cherché aussi à en démêler les causes. La premiere de toutes m'a paru être la nature de votre climat. Vous tenez de lui cette légéreté, cette vivacité, qui vous donne ce semble, une seconde ame, que les autres Peuples n'ont point. L'inaction qui est leur situation la plus douce, vous est presque insupportable ; vous appellez ennui ce qu'ils appellent repos ; c'est pour eux un tourment que d'agir, que de se mouvoir, que de rouler éternellement dans un tourbillon de projets & d'affaires ; mais c'est un besoin pour vous : sans doute que les esprits qui vous animent, sont ou en plus grande quantité ou d'une forme plus déliée & plus agile. Vous ne marchez pas, vous courez ; vos paroles se précipitent plutôt qu'elles ne se suivent ; vous dites plus

de choſes, ou du moins plus de mots en une converſation, qu'un Anglois en cent. Il faut à un Etranger, ſur-tout ſi c'eſt un Allemand, des heures entieres pour conſidérer une curioſité, un bâtiment ſuperbe; le coup d'œil d'un François les parcourt en un inſtant; l'un eſt une tortue qui ſe traîne lentement & avec effort ſur la terre; l'autre un aigle qui dans le même moment quitte la terre & plane dans les Cieux.

Cette flexibilité étonnante, fruit d'un climat le plus tempéré de l'Europe, & qui n'eſt ni aſſez froid pour engourdir vos eſprits, ni aſſez chaud pour ralentir vos forces, ni aſſez uniforme pour fixer votre caractere, vous en donne un tout de feu, non pas de ce feu qui dévore avec rage, mais de ce feu qui pétille avec grace & nous réchauffe ſans nous brûler. Actifs autant qu'impatients, vous finiſſez les choſes avant preſque de les avoir commencées. Elles vous délaſſent, vous diſtraient plutôt qu'elles ne vous occupent; au lieu de plier votre humeur à votre rang, à vos affaires, à votre âge, vous pliez votre âge, vos affaires, votre rang à

votre humeur ; vous n'êtes pas ſenſibles à la peine, parce que vous ne l'êtes qu'à l'agrément ; vous brillez, vous excellez en tout, en vous jouant de tout.

Votre climat vous prépare à la gaieté, votre gouvernement vous y fixe. Ce ne ſera guere dans un Etat Républicain qu'on trouvera une certaine gaieté : le bonheur y eſt, mais non pas l'enjouement. Rien de plus oppoſé que ce dernier aux objets importants dont chaque Citoyen doit s'occuper. L'idée d'amuſement & de badinage ne s'allie pas trop aux idées graves de liberté & de politique ; une chanſon réjouiroit aſſez peu des gens occupés d'une guerre, d'un traité de paix, d'un ſyſtême d'adminiſtration ; & les ridicules d'un particulier ne ſont rien pour celui qui contemple ſans ceſſe les beſoins du Public. Dans une République bien conſtituée les eſprits s'élevent naturellement au grand ; ce ne ſera donc qu'avec peine qu'ils deſcendront au frivole. (*d*)

(*d*) On ne manquera pas de m'oppoſer les Athéniens ; mais qu'on y prenne garde ; leur gaieté étoit plutôt

La gaieté ſe trouve encore moins dans un Etat deſpotique : Elle ne peut être dans le deſpote trop révéré pour n'être pas haï ; trop environné de ſa grandeur pour n'en être pas embarraſſé ; & prenant trop de plaiſirs pour en avoir ; car le plaiſir eſt comme le vin : modéré, il ranime le ſentiment ; exceſſif, il l'éteint. Elle ne ſe communique pas non plus aux infortunés ſujets du deſpote ; la raiſon en eſt toute ſimple : les troupeaux bondiſſent dans la prairie, au ſein de la liberté : en entrant dans l'étable ils s'attriſtent ; ils mugiſſent d'horreur en entrant dans la boucherie. Le Courtiſan de Denis aſſis à la plus brillante table, mais tremblant ſous l'épée ſuſpendue ſur ſa tête, eſt l'emblême véritable d'un Viſir ; & ſi le Viſir eſt ſi malheureux, qu'on juge des autres qui ont les mêmes ſujets de terreur que lui, ſans avoir les mêmes moyens de s'en diſtraire.

Il n'y a qu'un Etat monarchique, & mo-

l'ouvrage de leur climat que celui de leur Gouvernement ; l'un triompha de l'autre. La preuve en eſt, qu'ils s'occupoient bien plus de leurs ſpectacles & de leurs plaiſirs, que de leur gloire & de leur liberté.

narchique comme le vôtre, où la gaieté puiſſe ſe montrer avec ſuccès, & régner ſans contrainte. Aſſez de liberté, pas aſſez d'indépendance; ni trop, ni trop peu d'occupations; des maîtres puiſſants & affables, qui gouvernent par l'amour des ſujets obéiſſants par honneur; mille routes ouvertes au plaiſir, à la gloire, à la fortune, nulle qui le ſoit à l'ambition; tout cela laiſſe un champ libre à l'eſprit vif & enjoué des François.

Veut-on ſe convaincre parfaitement de la différence qu'il y a ſur ce point entre une République, un Etat deſpotique, & une Monarchie? que l'on conſidere une famille: le pere gouverne, les eſclaves languiſſent, les enfants s'amuſent: le pere repréſente les Républicains; les eſclaves, ces malheureuſes victimes d'un deſpote; & les enfants, ces ſujets fortunés d'un Monarque tel que le Monarque François.

Il y a une autre raiſon de cette gaieté particuliere à votre Nation; c'eſt le point d'honneur qu'on vous inſpire dès la plus tendre jeuneſſe. Ce point d'honneur conſiſte à ne rien oublier pour faire mieux que les autres, tout ce que

l'on fait. Le François eſt ſans ceſſe occupé à ſe comparer, & pour l'ordinaire, à ſe préférer à tout ce qui l'environne ; car on ne ſe compare guere qu'on ne ſe préfere. C'eſt ce qui lui donne cette confiance, l'aliment, & quelquefois le ſupplément de ſon courage, & cet air content qui annonce ſinon quelqu'un qui eſt bien, du moins quelqu'un qui croit l'être. On a remarqué que l'Eſpagnol eſt orgueilleux, l'Anglois fier, le François vain. C'eſt que le premier dédaigne même de ſe comparer, & ne ſoupçonne pas qu'il puiſſe avoir ni égaux, ni ſupérieurs; c'eſt que le ſecond ſe ſent l'égal de tous ſes concitoyens; c'eſt que le troiſieme a ſans ceſſe le plaiſir de ſe croire le vainqueur de ſes égaux, & l'égal de ſes maîtres. Il ne faut que ce tour d'eſprit dans un Peuple pour le rendre heureux; & ce tour d'eſprit, ſi vous y faites attention, eſt le vrai caractere des François, & une des raiſons qui contribuent à leur gaieté.

La derniere, c'eſt le goût que vous avez pour la ſociété. Si l'homme eſt un être ſociable, dit M. de Monteſquieu, le François eſt l'homme

par excellence. On diroit qu'il ne peut exiſter en lui-même, & qu'il ne ſe ſoucie d'exiſter que parmi ſes ſemblables. Toute ſa conduite ſe rapporte à cet unique point. Etre & paroître, agir & repréſenter, vivre & plaire ſont deux choſes preſque égales pour lui. Mais pour plaire à quelqu'un, il faut s'humaniſer, s'adoucir avec lui, le flatter, l'amuſer, faire en un mot qu'il ſe plaiſe avec nous. C'eſt votre talent ſupérieur, & aucune Nation n'approche de vous ſur ce point. On trouve chez les autres Peuples le feu du Génie, l'audace de Mars, les talents de Minerve; on ne trouve que chez les François le ſourire des Graces.

Après vous avoir parlé de l'origine & des avantages de la gaieté Françoiſe, vous me demanderez peut-être de vous en montrer les dangers; mais je vous laiſſe ce ſoin. C'eſt à vous, comme François, à dire du mal de votre gaieté par humeur ou par modeſtie, & c'étoit à moi, comme Etranger, à en dire du bien par juſtice.

Je ſuis, &c.

APPROBATION.

J'AI lu la Lettre qui a pour titre : *Lettre ſur les Avantages & l'Origine de la Gaieté Françoiſe*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Lyon, le 14 Septembre 1761.

Signé BORDES.

VU l'Approbation, permis d'imprimer. A Lyon, le 14 Septembre 1761.

Signé DELAFFRASSE.